



OUTIL D'EXPLOITATION

Le salon du Conseil de l'appartement d'Assemblée présente une vaste tapisserie tissée par la manufacture des Gobelins en 1791 à partir d'un carton de François Boucher. Premier peintre du roi Louis XV, François Boucher est l'un des grands maîtres de ce que l'on appelle l'Art Rococo et, par extension, l'Amour Galant. Les fauteuils présents dans cette salle, d'époque Louis XV, rappellent eux aussi ce thème prôné largement par les artistes rococo. Ils sont recouverts de tapisserie flamande.

1. L'ART ROCOCO ET L'AMOUR GALANT A TRAVERS LE MOBILIER DU GRAND SALON DE L'APPARTEMENT D'ASSEMBLEE

A. TAPISSERIE DES GOBELINS



Médaille *Psyché observant l'Amour endormi*



Médaille *Vénus aux baigns*

Cette tapisserie présente un décor floral sur fond rose, orné de guirlandes de fleurs, d'oiseaux et d'angelots dits putti, et de deux médaillons.

Les couleurs pastel dominent dans les médaillons : beige, rose pâle, bleu ciel... L'ensemble est très féminin avec la prédominance du rose.

Le premier médaillon présente une femme penchée au-dessus d'un personnage ailé endormi. Elle tient au-dessus de lui un objet (il s'agit d'une lampe). Aux pieds de l'homme ailé se trouve un carquois, attribut du dieu Amour. La scène est théâtralisée notamment avec le drapé bleu situé en arrière plan. Le premier plan semble offrir un spectacle paisible tandis que l'arrière plan laisse présager un malheur à venir : sur la droite, des angelots apeurés se cachent derrière le drapé, tandis qu'à gauche, l'un d'entre eux semble retenir la jeune femme. Un brouillard menaçant envahit peu à peu la scène. Nous sommes ici en présence d'une scène mythologique : Psyché observant l'Amour endormi.

La légende de Psyché est racontée par Apulée dans *Les Métamorphoses* d'Ovide. Psyché était une si belle jeune fille qu'Aphrodite, déesse de l'amour et de la beauté, en fut jalouse. Elle chargea alors son fils Eros de rendre sa rivale amoureuse du plus hideux des êtres. Mais le dieu ailé tomba lui-même sous le charme de la jolie Psyché. Il fit donc en sorte que le père de la jeune fille, contraint par un oracle, l'abandonne sur un rocher. Psyché, enlevée par Zéphyr, se retrouva dans une vallée inconnue, ornée de pierres précieuses. Eros l'y rejoignit sous une apparence humaine et fit promettre à la jeune mortelle de ne pas chercher à savoir qui il était. Mais un jour, poussée par la curiosité, celle-ci éclaira le visage de son amant et fit tomber une goutte d'huile, provoquant ainsi

la fuite du dieu. Accablée par le remords, Psyché se mit alors au service d'Aphrodite qui lui imposa une série d'épreuves, qu'elle remporta à force d'humilité et de ténacité. Eros pardonna donc à Psyché et l'épousa. La jeune mortelle devint ensuite une déesse.

Au centre du second médaillon, une jeune femme dénudée, ceinte seulement d'un drapé rose pâle, tient au-dessus de sa tête une étoffe. Elle semble faire sa toilette, alanguie sur des roches au milieu d'une mer agitée d'où émerge un monstre marin.

Elle est entourée de trois angelots qui participent à l'action. Ce médaillon pourrait s'intituler *Vénus aux bains*.

La mythologie est ici prétexte à l'illustration de scènes intimes (chambre à coucher, bains,...) dans lesquelles les personnages sont représentés dénudés, alanguis, dans une posture propice à l'amour.

Les couleurs pastel, l'atmosphère agitée, les formes incurvées, la présence des symboles de l'Amour (chérubins), l'aspect charnel (corps dénudés), et les thèmes abordés tel que l'amour secret de Psyché et Cupidon sont des constantes de l'art Rococo.

Proposition pédagogique :

Décrire l'atmosphère de ces deux scènes ; repérer les thèmes mythologiques et montrer qu'ils ne sont ici qu'un prétexte.

B. LES DOSSIERS DES FAUTEUILS LOUIS XV



Fauteuils Louis XV – Amour Galant

Sur les dossiers des fauteuils, des scènes galantes sont représentées : des couples s'adonnent à diverses activités telles que la danse, la musique, la promenade, l'escarpolette, ...

Les personnages représentés appartiennent à différentes catégories sociales (paysans, bourgeois, nobles). Leurs tenues et leurs activités permettent de les différencier.

L'un des dossiers présente une jeune femme sur une balançoire appelée escarpolette. Ce thème est repris par Fragonard dans l'une de ses œuvres.

Le mobilier de cette pièce illustre donc le développement au XVIIIe siècle du thème de l'Amour galant, prôné par les artistes rococo.

Proposition pédagogique :

Décrire les scènes représentées sur les fauteuils. Repérer la catégorie sociale des personnages.

2. A LA RECHERCHE D'UNE DEFINITION DE L'AMOUR GALANT DU XVIII^e SIECLE

A. L'AMOUR COURTOIS A TRAVERS L'ETUDE DE DEUX EXTRAITS DE LAIS DE MARIE DE FRANCE

L'Amour Galant du XVIII^e siècle s'inspire de l'Amour courtois développé dans la société médiévale du XII^e siècle. Nous vous proposons ainsi de retrouver les valeurs de cet Amour à travers l'étude de lais* écrits par Marie de France au XII^e siècle.

Le lai de Lanval

- 1.1 « Aux fêtes de la Pentecôte, Arthur tint une grande cour plénière ; il fit des présents magnifiques, et répandit ses bienfaits sur les comtes, les barons et les chevaliers de la table ronde. Enfin il n'y en eut jamais une aussi belle, puisqu'il donna des terres et qu'il conféra des titres de noblesse. Un seul homme qui servoit fidèlement le monarque, fut oublié dans ces distributions. C'étoit le chevalier Lanval qui, par sa valeur, sa
- 1.5 générosité, par sa bonne mine et ses brillantes actions, étoit aimé de tous ses égaux, lesquels ne voyaient qu'avec chagrin tout ce qui pouvoit lui arriver de désagréable. Lanval étoit fils d'un roi dont les états étoient fort éloignés ; attaché au service d'Arthur, il dépensa son avoir avec d'autant plus de facilité que ne recevant rien et ne demandant rien, il se vit bientôt dénué de ressources. Le chevalier est fort triste de se voir dans une situation pareille ; ne vous en étonnez pas, sire, il étoit étranger, et personne ne venoit à son secours ; après y avoir mûrement réfléchi, il prend la résolution de quitter la cour de son suzerain.
- 1.10 Lanval qui avoit si bien servi le roi, monte sur son destrier, et sort de la ville sans être suivi de personne ; il arrive dans une prairie arrosée par une rivière qu'il traverse. Voyant son cheval trembler de froid, il descendit, le dessangla, puis le laissa paître à l'aventure. Ayant plié son manteau, le chevalier se coucha dessus, et revoit tristement à son malheur. En jetant les yeux du côté de la rivière, il aperçoit deux demoiselles d'une beauté ravissante, bien faites et vêtues très richement d'un bリアud de pourpre grise. [...]. Après l'avoir salué, l'une d'elles lui dit : Seigneur Lanval, ma maîtresse, aussi belle que gracieuse, nous envoie pour vous prier de nous suivre, afin de vous conduire près d'elle. Regardez, sa tente est tout près d'ici ; le chevalier s'empresse de suivre les deux jeunes personnes, et ne songe plus à son cheval qui païssoit dans la prairie. Il est amené au pavillon qui étoit fort beau et surtout très bien placé. [...]. Dans le pavillon étoit la demoiselle qui, par sa beauté, surpassoit la fleur de lys et la rose nouvelle quand elles paroissent au temps d'été. Elle étoit couchée sur un lit magnifique dont le plus beau château n'auroit pas seulement payé le prix des draperies. Sa robe qui étoit serrée, laissoit apercevoir l'élégance d'une taille faite au tour. Un superbe manteau doublé d'hermine et teint en pourpre d'Alexandrie, couvroit ses épaules. La chaleur l'avoit forcée de l'écartier un peu, et à travers cette ouverture qui lui mettoit le côté à découvert, l'œil apercevoit une peau plus blanche que la fleur d'épine.
- 1.25 Le chevalier arriva jusqu'à la demoiselle qui, l'appelant, le fit asseoir à ses côtés, et lui parla en ces termes : c'est pour vous, mon cher Lanval, que je suis sortie de ma terre de Lains, et que je suis venue en ces lieux. Je vous aime, et si vous êtes toujours preux et courtois, je veux qu'il n'y ait aucun prince de la terre qui soit aussi heureux que vous. Ce discours enflamme subitement le cœur du chevalier qui répond aussitôt : Aimable dame, si j'avois le bonheur de vous plaire et que vous voulussiez m'accorder votre amour, il n'est rien que vous ne m'ordonniez que ma valeur n'ose entreprendre. Pour vous j'abandonne le pays qui m'a vu naître ainsi que mes sujets. Non je ne veux jamais vous quitter [...] Mon ami, dit la belle, je vous prie, vous enjoins, vous commande même de ne jamais révéler notre liaison à qui que ce soit ; qu'il me suffise de vous dire que vous me perdriez pour toujours, et que vous ne me verriez plus si notre amour étoit découvert. »
- 1.30

Le lai de Graelent

- 1.1 « Je vais vous conter l'aventure de Graelent, telle que je l'ai entendue ; la musique en est bonne à retenir et le Lai mérite d'être raconté.
Graelent étoit né dans la Bretagne, d'une famille illustre, et a une grande beauté, une superbe taille, il joignoit encore la droiture du cœur. C'est par cette raison qu'on l'avoit surnommé Graelent-Mor.
- 1.5 Le roi qui tenoit alors la Bretagne étant entré en guerre avec les princes ses voisins, demanda un grand nombre de chevaliers pour les retenir à son service. Graelent fut des premiers à se ranger sous la bannière du roi. Celui-ci le retint à son service avec d'autant plus de plaisir qu'il étoit beau chevalier ; aussi lui donna-t-il des preuves de son estime et de son amitié. De son côté, Graelent cherchoit à mériter les bontés du monarque, soit en remportant le prix dans les joutes et les tournois, soit en combattant les ennemis de son prince. Le bruit de tant de mérite parvint bientôt jusqu'aux oreilles de la reine ; à force d'entendre vanter le courage et la beauté du chevalier, elle prit de l'amour pour lui. Un jour elle tire à part son chambellan : Parle-moi franchement, n'as-tu pas souvent entendu parler du beau chevalier Graelent dont chacun fait l'éloge ? Oui, ma dame, je sais qu'il est brave et courtois, aussi n'est-il personne qui ne l'aime. La reine prépondit sur le champ : Mon cœur depuis longtemps me parle en sa faveur et je veux l'avoir pour ami. Va-le trouver, dis-lui de se rendre près de moi et que je veux lui abandonner mon amour. Ah ! quel don précieux vous lui faites, reprit le chambellan, je ne doute pas de la joie que lui causera une nouvelle aussi flatteuse. Il n'est si bon abbé, s'il venoit à voir votre beau visage, qui ne fût tenté de violer ses serments. Le chambellan part et se rend chez le chevalier : après l'avoir salué, il s'acquitte de sa mission et le prie de vouloir venir parler à la reine le plus promptement possible. Graelent lui répondit : Allez m'annoncer, cher ami, je pars. [...]. Dès qu'ils paroissent, elle vient au devant d'eux, puis serrant le chevalier dans ses bras, elle l'embrasse étroitement et le fait asseoir à ses côtés, sur un tapis. Graelent répond avec modestie aux questions qui lui sont faites et ne dit pas un mot qui dépasse les règles de la bienséance. La reine fort embarrassée de cette réserve, n'ose se résoudre à faire l'aveu de ses sentiments. Enhardie par l'amour elle demande au chevalier s'il avoit une mie, car sans doute il aimoit et devoit être bien aimé. Notre dame, je n'aime pas, parce que tenir les promesses d'amour n'est point une frivolité. Il doit être vertueux celui qui s'entremet d'aimer. Plus de cinq cents personnes parlent de ce tendre penchant, et toutes ignorent ce que c'est qu'un véritable attachement. C'est plutôt une rage, une folie ; c'est la paresse, la nonchalance, la fausseté, qui détruisent l'amour ; cette union exige la chasteté en pensées, en paroles, en actions. Si l'un des amants est fidèle, que l'autre soit faux et jaloux, leur liaison mal assortie ne peut être de longue durée. Le véritable amour, don du ciel, doit rester ignoré ; il doit se communiquer de corps en corps, de cœur en cœur, autrement il ne seroit d'aucun prix. Cicéron dans son traité de l'amitié, dit expressément : ce que désire l'un des amants, doit être désiré par l'autre ; leur liaison devient charmante dès qu'il en est ainsi. Mais si l'un veut et que l'autre ne veuille pas, il n'existe plus d'amour alors. Il est aisé de faire une maîtresse, mais il est plus difficile de la conserver, surtout si, de chaque côté, l'on n'apporte pas de la douceur, de la franchise et de la régularité. L'amour ne doit jamais être souillé, son commerce demande une si grande loyauté que je n'ai jamais osé m'en remettre.
- 1.10
- 1.15
- 1.20
- 1.25
- 1.30
- 1.35 La reine écouta avec plaisir le discours du chevalier qui lui paroissoit partager ses sentiments [...] ; oui, j'en suis certaine, Graelent est un homme sage, aimable et courtois ; »

B. de Roquefort, *Poésies de Marie de France*, Librairie Chasseriau, T.I, 1820

*Lai : Poème apparu au Moyen Age, narratif ou lyrique. Ce terme a désigné successivement des genres de poésie assez différents.

Éléments d'étude

Dans ces deux extraits, les héros font preuve de bravoure (« preux » Texte 1 l.29, « brillantes actions » Texte 1 l.5, « courage » Texte 2 l.11), de générosité (Texte 1 l.5), d'humilité (« modestie », Texte 2 l.23), de loyauté (« loyauté », Texte 2 l.38) et de courtoisie (« courtois », Texte 1 l.29, « règles de bienséance », Texte 2 l.24). Leur beauté est soulignée dans les deux extraits (« sa bonne mine », Texte 1 l.5, « beau chevalier », Texte 2 l.8)

Au Moyen Age, la femme idéale se veut gracieuse, belle, raffinée, la peau blanche, élégante. Le premier texte dresse un éloge de la femme aimée qui s'appuie sur des comparaisons florales : « la demoiselle qui, par sa beauté, surpassait la fleur de lys et la rose nouvelle quand elles paroissent au temps d'été [...] une peau plus blanche que la fleur d'épine. »

Les hommes sont des chevaliers et les femmes des nobles.

L'Amour courtois apparaît comme codifié. Certaines de ces règles sont précisées dans ces deux extraits : L'amour courtois doit tout d'abord rester secret (« ne jamais révéler notre liaison à qui que ce soit », Texte 1 l.35, « le véritable amour [...] doit rester ignoré », Texte 2 l.32), chaste (« cette union exige la chasteté en pensées, en paroles, en actions. », Texte 2 l.30). Il s'apparente par ailleurs à une véritable maladie (« c'est plutôt une rage, une folie », Texte 2 l.29).

Voir l'histoire d'amour entre Lancelot et Guenièvre.

L'« Amour courtois » naît au XII^e siècle et est largement diffusé par les troubadours dans tout l'occident médiéval. Sa naissance est étroitement liée à celle de la chevalerie et de l'idéal chevaleresque : Au cours du XII^e siècle, seul l'aîné d'une famille héritait du titre et du domaine. Il était aussi souvent le seul à se marier, ce qui conduisait à la formation d'une seule lignée « légitime » par famille. Ce système créa indubitablement une importante catégorie d'hommes : celle des jeunes guerriers insatisfaits, souvent voués à une vie de célibat officiel. Ils devaient donc par eux même trouver une épouse ou une protectrice capable de leur assurer promotion, stabilité sociale, et d'apaiser leurs nombreuses frustrations. De nombreuses histoires sont véhiculées dans toute l'Europe. La littérature courtoise ainsi créée permet dès lors d'éduquer ces jeunes *juvenes*, de canaliser leur fougue et leur rage, et de les diriger vers de plus nobles activités.

Il s'agit d'un amour exclusif, total, passionné, qu'un jeune chevalier voue à une Dame d'un rang plus élevé que le sien, le plus souvent mariée, parfois à son propre seigneur. C'est donc un amour secret, assimilé à une brûlante dévotion, exprimée en termes vassaliques : le vasselage amoureux. La dame impose à son soupirant des épreuves.

Proposition pédagogique :

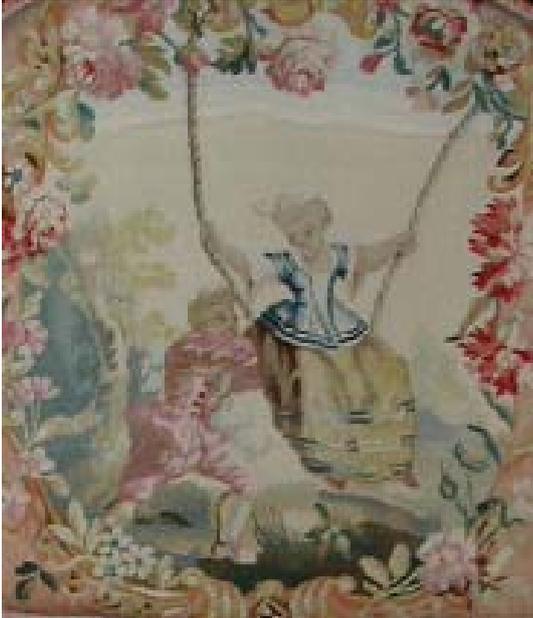
Décrire les deux héros.

Caractériser certaines règles de l'Amour Courtois présentes dans les textes. Evoquer la légende Arthurienne et l'amour entre Guenièvre et Lancelot.

Donner une définition de l'Amour Courtois.

B. L'ART ROCOCO ET L'AMOUR GALANT A TRAVERS L'ETUDE DES HASARDS HEUREUX DE L'ESCARPOLETTE DE FRAGONARD

L'un des dossiers des fauteuils du salon du Conseil, d'époque Louis XV, rappelle une scène peinte par le célèbre artiste rococo Jean Honoré Fragonard : « Les Hasards heureux de l'Escarpolette »



Jean Honoré Fragonard, *Les Hasards heureux de l'escarpolette*, 1767, Wallace collection, Londres.

Il s'agit d'une huile sur toile réalisée par Jean Honoré Fragonard entre 1767 et 1769. Elle répond à une commande émanant du Baron de Saint Julien, Receveur général des biens du clergé. Celui-ci donna les recommandations suivantes : « Je désirerais que vous peignissiez Madame sur une escarpolette qu'un évêque mettrait en branle. Vous me placerez de façon, moi, que je sois à portée de voir les jambes de cette belle enfant et mieux même, si vous voulez égayer votre tableau ».

Ce type d'œuvre répond alors au goût d'une large clientèle : scènes galantes, frivoles, sensuelles, souvent aux frontières de l'érotisme. Ce goût marque une rupture avec le classicisme prôné sous Louis XIV. Dès la Régence, la cour exprime le désir d'un plus de liberté qui s'exprime, dans l'art, par l'arrivée du style Rococo.

Au centre, une jeune femme vêtue d'une robe rose pâle est assise sur une escarpolette. Le mouvement de la balancelle lui fait perdre une chaussure et révèle aux yeux ébahis d'un jeune homme situé à ses pieds son entrejambe. En arrière-plan à droite, dans l'ombre du tableau, un jeune abbé est à l'origine du mouvement de l'escarpolette. Près de lui, un petit chien jappe. Son excitation semble répondre à celle des jeunes gens. Témoins de la scène, nous trouvons trois angelots. Celui de gauche, représenté sous la forme d'une statue, place un doigt sur sa bouche, intimant le silence, voire le secret.

La jeune femme se trouve au sommet d'un triangle, matérialisé par des lignes obliques : la première suggérée par la corde agitée par le prélat, la seconde tracée par le bras du galant.

L'ensemble du tableau présente des teintes très foncées. De ce sombre paysage ressort la demoiselle parée d'une robe rosée très lumineuse.

Aucune ligne droite dans ce tableau. La préférence va aux branches tortueuses, aux lignes sinueuses. C'est une nature abondante, luxuriante, qui tient une place centrale dans la scène.

La scène présente une atmosphère agitée créée tout d'abord par cette nature abondante avec ses branches fiévreuses, tortueuses. En arrière-plan, les frondaisons s'amoncellent laissant présager les nuées d'une trop chaude après-midi.

Les personnages eux-mêmes participent à ce sentiment d'agitation qui se dégage du tableau. Le bouillon des jupes de la jeune femme répond à luxuriance des ramures. Nous pouvons aussi noter que la main droite du galant est rétractée au même titre que le petit doigt crispé de la belle. Rappelons aussi cet « escarpin volage » qui a quitté son pied. Celui-ci est évidemment une métaphore de cette scène qui se veut elle-même libertine... Enfin, le petit chien aboie et répond ainsi à l'excitation générale.

Le galant porte sur le cœur une fleur rose rappelant la robe de la jeune femme. Tandis que cette dernière porte une fleur bleu gris correspondant à la tenue de l'homme.

Le thème de la scène est clairement érotique. La jeune femme, installée sur sa balancelle, a toute conscience du soulèvement de ses jupes, révélant ainsi ses attributs féminins à son galant. La présence de l'abbé comme témoin de la scène, voire « acteur » peut nous laisser aujourd'hui une impression de malséance, de par son statut. Il semble être de connivence avec l'un ou l'autre des jeunes gens et cautionne le jeu érotique qui se déroule sous ses yeux.

Le jeu amoureux, le statut social élevé des personnages, la position dominante de la femme face à son galant qui, agenouillé, attend le bon vouloir de celle-ci, sont des éléments qui peuvent nous rappeler l'amour courtois.

Nous sommes ici confrontés à un chef d'œuvre du mouvement Rococo. L'atmosphère agitée, le thème galant mêlé à une note érotique, les teintes utilisées en sont les témoins.

Proposition pédagogique :

Trouver les points communs et les différences entre l'Amour Galant de cette scène et l'Amour courtois vu dans les lais de Marie de France.

C. UNE ŒUVRE SYMBOLIQUE DE L'AMOUR GALANT : LE VERROU DE FRAGONARD



Jean Honoré Fragonard, Le Verrou, 1778, Musée du Louvre, Paris.

Nous sommes en présence d'un tableau offrant une scène d'intimité dans l'espace clos d'une chambre à coucher. Deux amants enlacés se tiennent auprès d'un lit défait surmonté d'une épaisse tenture rouge sang. L'homme tend le bras pour pousser le verrou de la porte.

Il s'agit d'une œuvre de Jean-Honoré Fragonard, célèbre peintre du XVIII^e siècle, réalisée entre 1774 et 1778. A cette époque, les scènes galantes étaient très prisées par la noblesse. Cette seconde moitié du XVIII^e siècle voit en effet un changement profond dans les mœurs qui tendent vers plus de liberté. Les peintures religieuses et historiques sont peu à peu détrônées par des scènes de genre.

La toile est aujourd'hui conservée au musée du Louvre.

Le couple se situe sur la partie droite du tableau. La femme, vêtue d'une robe de satin doré, semble vouloir s'extirper nonchalamment de l'étreinte de son amant, représenté en sous-vêtements. Ce dernier, sur la pointe des pieds, tend le bras vers le loquet de la porte. La lumière est posée sur les amants, tel un projecteur. Autour d'eux, tout n'est que désordre : lit défait, chaise renversée, étoffes étalées sur le sol, bouquet de fleurs tombé à terre. Sur une table couverte d'une nappe, un seul élément mis en avant par la lumière : une pomme rouge.

Le tableau a pour thème les ardeurs amoureuses. Outre les amants entrelacés, cela est attesté par la présence de nombreux symboles érotiques : Le baldaquin, tout d'abord, semble évoquer le sexe féminin : les oreillers formant une poitrine, tandis que la draperie du fond s'entrouvre sur une secrète intimité. La pomme elle-même nous rappelle le fruit biblique, symbole du pêché originel. Le regard de l'homme se pose sur elle, lui qui s'apprête à mordre dedans une nouvelle fois (le lit défait nous signalant qu'un ébat s'est sûrement déjà produit). Ainsi, cette œuvre semble à la fois tout dire et ne rien dire. Elle suggère tout et laisse au spectateur le soin d'apprécier l'acte amoureux et son renouvellement potentiel.

Le tableau est divisé en deux espaces clairement identifiables : une diagonale nette oppose la partie droite, en pleine lumière, avec le couple enlacé, et la partie gauche, dans la pénombre avec le lit et la tenture. L'un, dans l'action, présente les faits, et l'autre, foisonnant d'éléments symboliques, permet l'interprétation de l'ensemble de la scène. Cette construction est amplifiée par le mouvement des personnages qui sont entraînés vers le verrou, élément central de l'œuvre. Cette diagonale guide d'ailleurs l'œil du lit au verrou, mettant en relation les différents espaces.

Le drapé, constituant à lui seul plus de la moitié de la surface peinte, tient lui aussi une place importante dans la composition du tableau. Il accentue l'impression d'une scène théâtrale.

Cette œuvre a été commandée en 1773 par Louis-Gabriel Véri-Raionard, marquis de Véri, un collectionneur réputé et exigeant.

Avec *Le Verrou*, Fragonard s'inscrit en rupture avec ses précédents tableaux. Il travaille ici drapés et lumière à la manière de Rembrandt qui fut l'un des maîtres du clair-obscur. Epurée, la composition pose une lumière proche de celle des maîtres hollandais. La palette est très restreinte : entre ocre, rouge, et blanc.

Fragonard s'inscrit ici dans la mouvance rococo en vogue en cette seconde moitié du XVIII^e siècle, à l'instar de son maître François Boucher. Les scènes d'Amour galant sont très prisées par cette noblesse aux mœurs plus relâchées. Tout dans cette société des Lumières témoigne d'un changement de mentalité : la manière d'écrire, de penser, se teintent d'un libertinage avoué. En 1782, à peine quelques années après la présentation du *Verrou*, sont éditées *Les liaisons dangereuses* de Laclos dont Fragonard aimera s'inspirer. Notre tableau témoigne de la frivolité d'une société prête à s'écrouler, tout en restant l'incarnation de la passion amoureuse.

Proposition pédagogique :

En Histoire Des Arts : réaliser un commentaire complet de cette œuvre.

Pourquoi cette œuvre est-elle passée à la postérité ?